

6264

Limousin

LION

ET

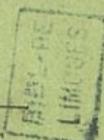
OUVRIER

DRAME

EN DEUX ACTES ET EN VERS

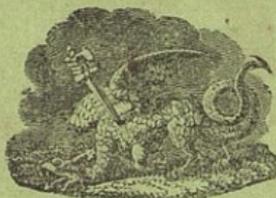
PAR

M... de Limoges.



VENDU AU BÉNÉFICE DES PAUVRES.

Prix : 50 Cent.



LIMOGES

IMPRIMERIE DE PRADIER FILS

Place de la Poissonnerie, 6.

—
1847

6763

lit
F5488146

ex. 1

LION

ET

OUVRIER

DRAME

EN DEUX ACTES ET EN VERS

PAR

M... de Limoges.

BIBL-DE
LIMOGES



LIMOGES

IMPRIMERIE DE PRADIER FILS

Place de la Poissonnerie, 6.

—
1847

1901

QUARTER

1901

1901



1901



1901

1901

1901

A LA CHARITÉ.

Quand en ce jour chacun te porte son offrande,
Fille du ciel, pardonne-moi !
Si je n'ai pour t'offrir dans ma misère grande,
Que ces vers indignes de toi !

J'ai bravé les rigueurs qui suivent l'ignorance,
J'ai voulu pour la pauvreté,
Exhaler un seul vœu d'amour et d'espérance,
Exauce-le, ho ! charité !

Je ne suis point de ceux qui pour toi n'ont de zèle,
Qu'autant que tu fais leur profit,
Qui se parent de toi, pour tromper le fidèle
Et marchent dans la sombre nuit !

O sainte Charité, malheur sur le profane !
Sur l'hypocrite ambitieux,
Qui se sert fausement sous sa robe de moine
De ton nom pur et radieux.

Et vous tous, qui lirez cette feuille au passage,
Soyez pour elle sans rigueur ;
Car je vous l'avoûrai, cet éphémère ouvrage
Est fils d'un simple travailleur.

ACTE I

Personnages :

MARCEL LÉVY, ouvrier menuisier, poète, 25 ans.

ARTHUR DESBEAULIEUX, fils de député, 25 ans.

VALMONT, capitaine retraité (vieux).

ISIDORA, sa fille, 18 ans.

UN DOCTEUR.

AMIS D'ARTHUR.

} Personnages muets.

(La Scène se passe à Paris.)

LION

ET

OUVRIER.



ACTE PREMIER.

Chambre d'un vieux militaire; deux portes latérales, alcove au milieu.
Valmont couché de manière à être entendu.

●

SCÈNE PREMIÈRE.

ISIDORA

(Debout près du lit de son père, elle tient un livre.)

QUEL pénible sommeil vient clore sa paupière ?
Pour mon père, ô Seigneur ! exauce ma prière.
Combien de longues nuits je passe à ses côtés,
Implorant à genoux tes sublimes bontés !
Laisse pancher vers nous ta divine clémence,
Et bientôt sonnera l'heure de délivrance.
Tous ceux qui sont aimés d'un frère et d'une sœur,
N'ont-ils donc comme moi qu'un amour dans le cœur ?
L'on aime ses parents; mais quand ils sont en nombre,
L'amour qu'on porte aux uns pour les autres fait ombre.
Mais moi qui n'ai connu qu'un père, le meilleur,
Qui soit dans l'univers sorti du Créateur.
C'est lui qui chaque jour, protégeant ma jeunesse,
Veilla sur mes besoins, me combla de tendresse.
Quand la froide douleur m'assaillit toute enfant,
Il me pressait bien fort sur son sein palpitant,
« Ah ! si je te perdais, ma fille bien-aimée !
» Je mourais, disait-il, en son âme opprimée. »
Quand sur mon jeune front revenait la santé,
Il me montrait alors tout fier de ma beauté.
Dans mon jeune avenir mettant son espérance,
Il oublia pour moi les gloires de la France :
Noble et brave soldat, qui perdant l'empereur,

Sur son enfant plaça son unique bonheur.

(A Marcel qui rentre.)

Qu'il m'est doux d'être aimée au cœur d'un si bon père ;
Mais qu'il est doux aussi de posséder un frère !

SCÈNE II.

MARCEL

(Longs cheveux, col de chemise rabattu.)

Que ne puis-je en ce lit remplacer le souffrant,
Et devenir l'objet d'un amour si puissant ;
Trop noble Isidora, tant je vous admire,
Que ma bouche inhabile aurait peine à le dire !
Une âme si parfaite, un corps si gracieux,
Ne devraient habiter que la voûte des cieux !
Mais pardon, dites-moi, durant la nuit dernière,
Un sommeil plus paisible, a-t-il clos sa paupière :
Pourrions-nous espérer que bientôt la santé,
Reviendra lui porter la force et la gaieté.
Lui, qui dans cent combats, sur les champs de bataille
Bravait de l'ennemi le fer et la mitraille,
Ne doit point.

VALMONT

(S'éveillant.)

Qui vient là, qui me parle à demi.

ISIDORA.

Mon père, c'est Marcel, notre plus cher ami !

VALMONT.

Ah ! c'est toi, mon enfant, approche qu'on te voie,
A te presser la main, j'éprouve tant de joie.
De tout mes vieux amis je n'ai dans mon malheur
Pu conserver que toi, mon noble travailleur.
Et puis, vois-tu, Marcel, nous sommes de famille.
Qui... je suis fils du peuple ! et vous aussi, ma fille.
Ah ! ne rougissons pas de sortir de son sein,
Car le peuple français est vertueux, est humain.

Et si vers la fortune, tout le monde s'empresse.
La vertu, croyez-moi, fuit cette folle ivresse !

Oh ! il fallait nous voir, quand l'étendard des rois
Menaçait la patrie en vingt lieux à la fois.
De ce peuple aujourd'hui courbé sous la misère
Sortirent des milliers de soldats criant guerre !
Alors, pauvre apprenti, je quittai l'atelier,
D'enfant qu'on m'appelait, je devins fusillier.
Je suis mes compagnons.... nous courrons à Jemmapes ;
A peine arrêtons-nous pour marquer nos étapes,
Jeunes gens, homme murs, par le danger unis,
Nous nous trouvons bientôt devant les ennemis.
Pieds-nus, à peine armés, nous n'avions pour parures
Que la poudre ennemie épaisse en nos figures.
Mais le sang généreux qui coule au cœur français,
Foulait de toutes parts les Autrichiens pressés.
Quand le chant marseillais sortant de nos poitrines,
Sembla les effrayer, plus que nos couleuvrines ;
Et par ces indigens, soldats de Dumourier,
On vit la pauvreté se ceindre de laurier !

Mais ce temps est passé... je n'ai plus l'espérance
De le voir revenir sur notre belle France !
Car la mort me réclame, et je sens que bientôt,
Pour rendre compte à Dieu, je monterai là-haut.
Je n'ai qu'un seul regret, en quittant ce bas monde,
C'est de voir, mes enfants, votre douleur profonde ;
A quoi servent les pleurs, et ne vaut-il pas mieux,
Penser que votre ami va vous attendre aux cieus !....
Qui frappe ! du docteur ce n'est pas encor l'heure.

SCÈNE III.

ISIDORA.

Entrez.

ARTHUR

(Très-élegant.)

Mademoiselle, oui, c'est bien sa demeure!

(S'adressant à Marcel.)

Je viens pour recevoir votre pétition.
 Puissé-je l'exaucer, et que l'intention
 Que j'ai, mon cher Marcel, de vous rendre service,
 Puisse rendre le ciel à vos desseins propice.

MARCEL.

O! noble Arthur, merci! dans le pauvre ouvrier,
 Vous avez reconnu votre ami l'écolier.
 Votre rang élevé, votre grande fortune,
 Ne vous ont point rendu ma demande importune.
 Merci! mais puisse Dieu, dans le temps à venir
 Me rendre utile à vous, autant que mon désir.

(S'adressant à Valmont.)

Vous aviez désiré, pour certaine demande,
 Quelqu'un qui par son nom, à tous se recommande.
 Monsieur, l'unique fils de notre député,
 Veut bien à vos désir être plein de bonté.

VALMONT.

Monsieur, pardonnez-moi, si ma grande faiblesse
 M'empêche de répondre à votre politesse.
 Je voudrais à genoux vous témoigner combien
 Je suis reconnaissant d'un semblable soutien.

ARTHUR.

Je n'ai rien fait encore, et ma seule présence
 Ne saurait mériter votre reconnaissance;
 Et si votre demande, est forte de ses droits,
 De la justice on doit pour vous suivre les lois.

Mais veuillez donc, Monsieur, me faire confiance
Des motifs sur lesquels siège votre espérance.

VALMONT.

Des droits!... si j'ai des droits!... vous allez en juger,
Car mes droits sont écrits, rien ne peut les changer.

(Se découvrant la poitrine.)

Examinez ceci ; ce sont bien des blessures,
Où le fer et le feu laissèrent leur morsures.
Enfant, je fus soldat, et j'ai marché depuis
Pendant plus de trente ans, pour le bien du pays.
Je n'eus point de repos ; dans mes courses rapides,
Je vis toute l'Europe, et jusqu'aux Pyramides :
Je suivis des Français l'étendard glorieux,
Et pour me distinguer je fis toujours du mieux.
Je revins, pour revoir une mère chérie,
Mais ma mère était morte... alors à la patrie,
Je fis don sans délai du reste de mes jours,
NAPOLÉON fut l'astre, et je suivis son cours.
C'est de sa propre main, sur le champ de bataille,
Que plus tard je reçus la croix formant l'étoile,
Et qu'il fut triomphant, ou bien dans le malheur,
Je suivis pas à pas, l'immortel empereur.
Je l'ai vu grand, sublime, égal à Dieu lui-même !
Et je l'ai vu brisé, pâle et sans diadème.
Mais pardon, je m'éloigne et revenant au fait,
Je fus fait capitaine, et j'en ai le brevet ;
La faible pension que ce titre me donne,
Fait que j'ai pu nourrir ma fille sans aumône ;
Mais voyant s'avancer vers moi la pâle mort,
Je voudrais d'un enfant, au moins fixer le sort.
Voilà pourquoi, Monsieur, je fais une demande,
Pour qu'une faible part de pension la rende
Au-dessus des besoins qu'on éprouve ici-bas.
Croyez-vous à mes droits ? ou n'y croyez-vous pas ?

ARTHUR.

Certes, Monsieur, je crois qu'à semblable prière,
On ne peut refuser une justice entière ;
Et s'il était besoin d'en appeler au roi,
Mon père, croyez-le, s'en ferait une loi.

Mais espérons plutôt qu'une vie aussi belle,
Doit être conservée à votre demoiselle,
Et que d'heureux instants conduits par la santé,
Viendront pour rafraîchir votre sang irrité.

VALMONT.

Monsieur, vous êtes bon, et ma reconnaissance,
Ne fera point défaut, ayez-en l'assurance.
Je mourrai désormais avec plus de repos ;
« Craindre pour ce qu'on aime est le plus grand des maux ! »
Mais d'un temps précieux, nous abusons je pense,
Marcel a préparé notre placet d'avance.
Va le chercher, ami... Ma fille, offre un fauteuil.

(à part.)

Je ne sais, malgré moi, je me sens l'âme en deuil !

SCÈNE IV.

(Sortie de Marcel à gauche, rentre un docteur qui salue et va près du lit. Arthur qui a refusé le fauteuil vient sur le devant de la scène. Isidora près du lit avec le docteur.)

ARTHUR.

(A lui-même.)

Ah ! mes brillans amis, vous croyez la gajure,
Pour moi déjà perdue, et ma déconfiture
Vous fait rire à plaisir ! mais laissez donc, je crois,
Qu'on n'a pas tout perdu quand on a quatre mois.
Car si j'ai conservé parfaite souvenance
Deux mois sont écoulés depuis que chez Constance,
Nous gageâmes à trois, chacun mille louis,
Que le gagant serait, et déjà je le suis,
Celui qui dans six mois, mais par une heure telle,
Posséderait des trois, la maîtresse plus belle.
Or, avant ce pari, je voyais tous les jours
Passer devant mes yeux la reine des amours.
Je la croyais perdue, ainsi que ma gajure,
Quand un lourdeau ma fait retrouver ma pâture,
Le père va mourir, on le voit d'un coup d'œil,
Et quelques jours passés en larmes et en deuil,

Me la rendront pâlie, au teint mélancolique,
J'aime dans mon objet voir un regard pudique.
Marcel, cet ouvrier qu'on dit poète et sot,
Ne viendra pas sans doute opposer son rabot ;
Du reste en mes amours, comme en toute autre chose,
Il faut qu'un importun me fasse bouche close.
Quand on est riche en diable, et fils de député
Qu'on a de la tournure, et deux brins de beauté,
Qui pourrait résister ? puis devant l'or tout cède,
Et l'or, c'est mon ami, c'est mon soutien, mon aide !

SCÈNE V.

(Le docteur après avoir salué, sort à droite accompagné d'Isidora.)

MARCEL.

(Revenant à Arthur.)

Voici, monsieur Arthur, cette pétition,
Je crains qu'elle ne soit à son admission,
Trouvée au ministère et diffuse, et mauvaise,
Daignez la regarder pour me mettre à mon aise.

ARTHUR.

C'est trop de modestie, et je pense, Marcel,
Que vous avez assez d'un esprit naturel,
D'un jugement solide, et de votre âme grande,
Pour savoir rédiger une telle demande ;
Mais j'y regarderai, si cela vous convient,
Et j'approuve déjà tout ce quelle contient.
Adieu, je vais partir, monsieur Valmont repose,
Et pour le saluer, le déranger, je n'ose.

SCÈNE VI.

(Entrée d'Isidora, par la droite.)

ARTHUR

(S'adressant à elle.)

Mademoiselle, eh bien ! que pense le docteur ?
 Le mal a-t-il perdu de sa première ardeur ?
 Espère-t-il que tôt viendra pour votre père,
 Cette bonne santé, qui pour tous est si chère !

ISIDORA

(Tristement.)

Hélas ! Monsieur, je crois qu'on ne m'a point tout dit ;
 Mais les yeux du docteur semblent avoir prédit
 Que mon père n'a plus , pour lui qu'une âme forte,
 Et que l'esprit soutient une chair déjà morte.
 Hélas ! que ne puis-je, pour conserver ses jours,
 De ma vie arrêter les heures dans leur cours !

ARTHUR.

N'éloignez point de vous cette douce espérance,
 Qui ranime les cœurs, allège la souffrance ;
 Qui fait que nous pouvons dans des tourmens affreux !
 Penser qu'on cesse un jour de vivre malheureux.
 J'ai souvent remarqué, qu'un malheur nous accable,
 Pour cacher à nos yeux un bien inestimable ;
 Ayez donc bon espoir, et puisse l'avenir,
 Effacer de vos maux le moindre souvenir.
 Dites, je vous en prie, à Monsieur votre père,
 Que je vais de ce pas aller au ministère,
 Qu'il soit tranquilisé, sur son placet surtout,
 Car je vous le promets, nous en viendrons à bout.
 Adieu, Mademoiselle.

ISIDORA.

O je vous remercie !

Monsieur, pour vos bontés, que mon cœur apprécie.

SCÈNE VII.

(Sortie d'Arthur et de Marcel par la droite)

ISIDORA

(A elle-même.)

Je ne sais quels regards toujours fixés sur moi,
 Pour un semblable ami m'ont inspiré l'effroi.
 Et sa parole au lieu de grandir mon courage,
 S'emblait m'environner d'un funeste présage ;
 Mais quel autre malheur peut accabler l'enfant,
 Qui veille près d'un lit sur son père mourant !
 Allons, puisqu'il le faut, reprenons du courage,
 Le docteur met espoir dans ce nouveau breuvage,
 Courons le préparer.

SCÈNE VIII.

(A Marcel qui rentre.)

Veillez sur son sommeil.

Je vous laisse un instant.

MARCEL.

J'attendrai son reveil.

SCÈNE IX.

(Sortie d'Isidora à gauche.)

MARCEL.

(Il va près du lit, et revient sur le devant de la scène.)

Il est toujours plongé dans cette léthargie,
 Qui le fait de la mort la vivante effigie.
 Mal étrange ! inconnu, qui le pousse à parler ;
 Puis, l'assoupit si fort, que même à l'appeler,
 On y perdrait son temps, et dans ma souvenance
 Rien à semblable mal, ne m'offre ressemblance.
 J'interroge souvent la face du docteur,
 Et tout semble annoncer l'approche d'un malheur.

La vie ! ô qu'il est doux, même dans la misère,
 De vivre en espérant, d'être aimé sur la terre ;
 De pouvoir en son cœur éprouver tour à tour
 Les biens que Dieu pour nous puise dans son amour ;
 De croire au dévouement d'un ami, d'une femme,
 Et d'éloigner de soi, la perfidie infâme !
 De voir, quand le soleil par un jour radieux,
 Eclaire de ses feux la coupole des cieux !
 De sentir du printemps l'haleine parfumée
 Ramener les trésors d'une saison aimée,
 D'entendre ce concert qui pour le Créateur,
 Sort du chant des oiseaux et du parfum des fleurs,
 Et monte vers les cieux, pour dire au divin Maître,
 Que chacun sait bénir celui qui donne l'être !

Mais ces biens, ce bonheur qu'on espère obtenir,
 S'effacent quand la mort pour nous vient tout finir.
 Telle une simple fleur à la tige affaissée,
 S'enivre dans son rêve aux flots de la rosée,
 Quand un rayon brûlant, messager du soleil,
 Descend pour lui porter la mort à son réveil !

Tout ce qui voit le jour, doit perdre la lumière,
 L'esprit doit-il mourir ainsi que la matière ?

SCÈNE X.

ISIDORA.

(Elle est entrée doucement, elle a entendu les derniers vers.)

Oui, Marcel, je le sens, dans le fond de mon cœur,
 Bien des gens ont le sort de votre pauvre fleur.
 Tout passe ; ainsi qu'une ombre, ainsi qu'une étincelle,
 S'envole notre vie, alors quelle était belle !
 Et vainement on court, plein de force et d'ardeur,
 Pour atteindre ce bien qu'on appelle bonheur !
 Pour moi, mon seul espoir et mon unique envie,
 C'est qu'à mon père Dieu veuille laisser la vie.

Je n'ai point de famille, il est mon seul soutien,
Et si mon père meurt, que son sort soit le mien !

MARCEL.

Calmez votre douleur, souvent la foudre gronde,
Et passe sans tomber sur la tête du monde,
Tout ce qui nous menace, est loin de nous frapper
Sur les malheurs jamais n'allons anticiper.
Et puis si votre père approchait de sa tombe,
Chacun ne sait-il pas que notre corps succombe :
La nature a des droits qui ne prescrivent point,
Et tout enfant qui naît, par la mort sera joint.
A nul il n'est donné de faire l'impossible,
Heureux celui qui meurt avec un cœur paisible !
Ah ! ne redoutez pas un sort trop rigoureux,
Dieu fut toujours soutien des pauvres malheureux.
Sans parents, sans ami, plus d'une jeune fille,
S'en vont chercher leur pain errant de ville en ville,
Et pourtant quelquefois il n'est pas de bonheur,
Qui soit plus vrai, plus pur, que celui de leur cœur.
Oh ! je vous connais bien, je sais que quand on aime,
On ne peut redouter le malheur pour soi-même ;
Ce n'est pas l'avenir qui cause vos douleurs,
Pour votre père seul, je vois couler vos pleurs,
Mais je vous le disais, il n'est pas de souffrance,
Qui ne soit amoindrie, auprès de l'espérance ;
Ce n'est pas que j'espère à semblable discours,
Pouvoir de vos ennuis interrompre le cours ;
Car tout ce qui torture et tourmente mon âme,
M'apprend qu'on peut pleurer et sans honte et sans blâme,
Et, si toute douleur doit tracer son sillon,
Chaque parole est vaine ainsi que la raison.
Mais je voudrais au moins quand ma voix vous engage
Voir revenir en vous quelque peu de courage,
Heureux, si votre cœur doucement raffermi,
Croît à l'attachement de votre pauvre ami !

ISIDORA.

Je crois en vous, Marcel, et je vous sais capable
D'aimer comme le doit un ami véritable :
Je sais que vous souffrez par ma propre douleur,
Et quand on souffre à deux, le mal a moins d'ardeur.

Mais il est, voyez-vous, de ces peines si grandes,
 Que ne sauraient calmer les plus douces offrandes ;
 Je voudrais être forte et malgré moi je sens,
 Pénétrer dans mon cœur de noirs pressentimens.
 Tout prend à mes regards une teinte funeste,
 Il faut qu'un grand malheur pour moi soit manifeste ;
 Puisque vous, qui parlez avec tant de raison,
 Ne pouvez éclaircir mon lugubre horizon !
 Mais je bénis le ciel dans ma douleur amère ;
 Car c'est lui qui vous fit notre ami, notre frère !

MARCEL.

Pauvre et simple ouvrier, et de partout banni,
 Quand je fus dans ces lieux traité comme un ami :
 Je me dis dans mon cœur, que tant qu'un peu de vie,
 Par la mort qui prend tout ne me serait ravie ;
 Qu'à jamais, à toute heure, et n'importe le jour,
 Je vous serais dévoué sans trêve et sans retour.
 Et pour votre bonheur, vous qui m'appellez frère,
 Que ne puis-je à l'instant m'effacer de la terre !
 Mais qu'avez-vous besoin de protestations ?
 Chacun se fait juger d'après ses actions ;
 Et quand on n'a rien fait, les plus belles paroles,
 Me paraissent à moi banales et frivoles.
 Aussi, tout mon espoir réside en l'avenir,
 Et l'heure d'être utile un jour puisse venir.
 Qui pourrait

VALMONT

(Agonisant.)

Ma fille, mes enfants, du courage,
 La mort vient en ces lieux pour finir son ouvrage !

ISIDORA

(Accourant près du lit.)

Mon père, qu'avez vous ?

MARCEL.

Je cours chez le docteur !

VALMONT

(A demi levé.)

Restez, je vous l'ordonne, et que votre douleur
 Ne me tourmente pas à mon heure dernière ;
 Tout est fini pour moi, je vais fuir la lumière.
 Restez, écoutez-moi, surtout n'appellez pas :
 Tout secours serait vain, car ce monde ici-bas,
 Paraît à mes regards obscurci par des ombres,
 La nuit vient sur mes yeux poser ses voiles sombres
 Ayez courage, enfans!.... ce n'est rien, la douleur !
 La mort et tout mon sang se battent dans mon cœur.
 Qui sera le vaincu?... Mais écoutez : silence!....
 Ah! la voilà qui vient!..... quelle horrible souffrance !
 Quelle est forte — la mort — que mon sang est glacé ?
 De vous quitter, enfans, comme je suis pressé !

ISIDORA.

O mon père ! ô mon Dieu !

MARCEL.

Permettez-moi que j'aïlle.

VALMONT

(Avec autorité.)

Non, restez, je le veux, ainsi qu'un feu de paille,
 Qui s'éteint aussitôt qu'il commence à brûler
 A peine aurai-je encor le temps de vous parler.
 Dans la vie à ces jours, où l'on souhaite, où l'on rêve,
 J'avais formé des vœux, mais la mort les enlève.
 Je me disais Marcel, plein de force et d'honneur,
 De mon Isidora sera le protecteur.
 Je formerai des deux une seule existence ;
 Enfans, je vous le dis, c'était mon espérance.
 Mais puisqu'à cet instant tout va finir pour moi,
 Jurez de recevoir une commune loi.
 O! Marcel, dis-le-moi : dis-moi bien si tu l'aime !
 Jure-moi de l'aimer autant, plus que moi-même....
 Enfans, jurez-le-moi : dites-moi que mes vœux
 Seront incessamment accomplis par vous deux.
 Marcel, tu le promets, tu veilleras sur elle,

Tu l'aimeras toujours, tu lui seras fidèle !
 Ah ! ne viens pas ici me faire un faux serment !
 Ne viens pas parjurer la couche d'un mourant.
 Oh ! mais je ne crains rien, je connais ta parole ;
 Ami, pardonne-moi ce doute, il est frivole ;
 Un homme comme toi, ne saurait me tromper,
 Ma crainte à ton regard vient de se dissiper.
 Enfans, je vous bénis !.... adieu ! l'heure est venue.
 J'ai froid !... aimez-vous bien ! ah ! mon âme est vaincue !
 Je meurs !... oh ! mes enfans ! adieu..... tout est fini !

ISIDORA.

(Etreignant le corps de son père.)

Mon père ! ô mon père !.....

MARCEL.

O Dieu ! qu'il soit béni.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Une mansarde, porte de chaque côté, mauvais lit, deux chaises, une table des livres dessus.)

MARCEL

(Assis, se levant.)

Ai-je bien ma raison, et n'est-ce point un rêve !
 Qui règne sur mes sens et leur refuse trêve ?
 Un esprit malfacteur me tient-il sous sa loi !
 Ou bien la vérité réside-t-elle en moi ?
 Quoi !... par le même coup j'aurais vu dans ma vie,
 Mourir mon protecteur et sa fille ravie !.....

Elle, m'abandonner — elle — qui l'aurait dit !
 Il faut quand je suis né, que le ciel m'ait maudit.
 Ravie à mon amour !... perdue, et par l'infâme !
 Qui venait nous parler des bontés de son âme.
 Ah ! noble protecteur, la sainte mission
 Dont vous étiez chargé, fut la séduction !
 C'est juste, il m'en souvient ! quiconque a la richesse,
 Peut bien sans s'avilir cultiver la bassesse.
 Mais elle, Isidora, vase de pureté !
 Où près de la vertu résidait la beauté.
 Ange si radieux, vierge qui fut si pure !
 Comment ton front peut-il supporter la souillure ?

Elle l'aimait, sans doute, et, moi je vois le jour,
 Pour être le témoin d'un si funeste amour.

Ah !... s'il pouvait l'aimer comme je l'eusse aimée !
 Mon âme en s'envolant serait moins opprimée ;
 Mais il sera parjure ; elle ne sait donc pas
 « Que le riche du pauvre est le maître ici-bas ! »

Isidora lorette, elle être sa maîtresse ;
 Mais elle mourra de honte en voyant sa bassesse.
 Oh ! que n'a-t-elle su, ce que pouvait mon cœur,
 Soutenu par l'amour et tout brûlant d'ardeur ?
 Que n'a-t-elle compris, qu'on pût de la misère,
 Faire jaillir de soi quelque peu de lumière ?
 Il me semblait à moi, pauvre et faible ignorant,
 Que l'amour me donnait le génie en présent ;
 Je sentais dans mon cœur cette ardeur qui dévore,
 Qui consume la vie, et qui désire encore.
 J'espérais que la gloire, à qui sait la prier
 Ne refuserait point son immortel laurier !
 Je voulais être grand, pour que ma bien-aimée,
 Fut fière de mon nom et de ma renommée.
 Rien ne me paraissait surpasser mon pouvoir,
 J'étais fort, car mon cœur était tout plein d'espoir.
 Mais après mon travail, que de nuits j'ai passées
 A lire, à méditer sur de nobles pensées.
 Vous tous que j'adorais, poètes malheureux !
 Malfilatre, Gilbert, dont le sort fut affreux !
 Et vous, noble Chenier, qui braviez la tempête,
 Je pleurais en pensant qu'on tranchât votre tête !
 Mais après votre mort, nobles infortunés,
 La gloire est apparue à vos fronts couronnés ;
 Et maintenant qu'aux cieux reste votre génie,
 La terre a conservé votre douce harmonie.

Oh ! je n'aspire plus à marcher sur vos pas,
 L'amour, la poésie, ont fui loin de mes bras.
 Mais relisons ces vers, que je faisais pour elle,
 De mes tristes amours, fugitive étincelle !

(Il prend un papier sur la table.)

Dans mon obscurité profonde,
 Comment puis-je élever la voix ?
 Comment pourrai-je dire au monde ?
 Toutes les grâces que je vois.

Assemblage divin des dons de la nature !
 Ange de pureté ! sublime créature !
 Si je doutais du Dieu, puissant en son courroux,
 Son immortel pouvoir m'apparaîtrait en vous !

Mais votre éclat que rien n'efface,
 Par la vertu s'élève encor,
 Et le Dieu qui parcourt l'espace,
 Est moins beau sur ses ailes d'or !

Adieu ! rêves d'amour, et vous rêves de gloire,
 Fuyez, effacez-vous, du sein de ma mémoire ;
 Trop chère poésie, et vous saintes amours,
 Je vous fais maintenant mes adieux pour toujours.
 Douces illusions, dont mon âme féconde
 Avait été suivie en rentrant dans le monde ;
 Effacez-vous aussi, pour que dans mon cercueil,
 Je n'emporte de vous qu'un souvenir de deuil !

Comme tout m'a trompé ! combien dans cette vie,
 On devient malheureux pour peu que l'on envie,
 De tous abandonné, pour accomplir mon sort,
 Je n'ai plus que la paix qu'on trouve dans la mort.
 Je veux mourir !... Pourtant je sens que dans mon âme
 De mon vieux protecteur je mérite le blâme ;
 Non, je ne puis ainsi m'offrir à son regard,
 Et je dois accomplir mon serment sans retard.
 Je lui fis à sa mort promesse solennelle,
 D'aimer Isidora, puis de veiller sur elle.
 Oh ! je ne l'aime plus, elle a brisé mon cœur ;
 Mais avant de mourir il faut du séducteur,

Que j'obtienne serment qu'elle sera sa femme,
 Et sûr de son bonheur, je laisserai mon âme,
 S'envoler en pleurant dans ce monde éthéré,
 Qui pour les malheureux par Dieu fut préparé.

(Il va s'asseoir.)

Hélas ! que j'ai souffert.... Mais ma fièvre est calmée,
 Je me sens beaucoup mieux, ma raison réformée,
 Me laisse maintenant voir ce qui s'est passé,
 Avec un sang plus calme, un esprit plus sensé.

(Se frappant la tête.)

Tout est ici gravé : ma mémoire cruelle,
 Me porte au dernier jour où j'ai vu l'infidèle.

Quand son père fut mort, je venais chaque soir
 Après mon travail fait, pour lui parler d'espoir,
 Mais tant que j'aperçus des pleurs sur son visage,
 Je ne lui parlais point d'amour, de mariage :
 J'attendais que son cœur par le temps raffermi
 Accepta pour époux son plus fidèle ami.
 Un soir, j'étais venu comme à mon habitude,
 Sur son front soucieux régnait l'inquiétude ;
 Mais quels nouveaux chagrins viennent vous affliger ?
 Lui dis-je, au moins pour moi, daignez les partager.
 Déposez dans mon sein votre douleur amère,
 Eh ! ne suis-je donc plus, votre ami, votre frère ?
 Je n'ai rien, dit-elle.... je pense à l'avenir ;
 Mais j'ai sommeil, ami, demain il faut venir.

Je m'en revins chez moi, l'âme triste, oppressée,
 De noirs pressentimens poursuivaient ma pensée.
 Je n'eus point de repos, jusqu'à l'instant venu
 Où je pouvais revoir ce foyer si connu.
 Enfin le soir arrive, alors je cours, je vole ;
 Pour qu'un regard ami, la calme et la console :
 Je touche à son logis, j'entre, tout est ouvert,
 J'appelle Isidora ; mais ces lieux sont désert.
 Elle ne sort jamais à cette heure avancée,

A rester quelque part, sans doute on l'a forcée.
 Mais, me dis-je, attendons sans plus conjecturer,
 Son absence ne peut à cette heure durer.
 J'étais à ce penser, quand on ouvre la porte;
 C'est un billet pour moi qu'une voisine apporte.
 De la part, a-t-elle dit, de monsieur Desbeauxlieux.
 Je le lis, et ces mots viennent frapper mes yeux ;
 « L'on pourrait vous défendre, et l'on vous fait prière,
 » De ne chercher jamais par aucune manière,
 » A voir Isidora qui ne peut vous aimer,
 » A l'avis d'un ami, daignez vous conformer. »
 Signé plus bas, Arthur... Tout saisi d'épouvante !
 Et mon courroux soudain rendant ma voix tremblante,
 Je demande en quels lieux ils ont porté leurs pas.
 Ma voisine est sortie, elle donnait le bras,
 Répond la messagère, ayant l'air de sourire.
 A celui qui venait chaque jour pour lui dire :
 Que bientôt elle aurait la part de pension,
 Qu'elle avait demandé en sa pétition.
 Ce soir, ils sont sortis contre leur habitude,
 Je fais ce qu'il m'ont dit avec exactitude.
 Monsieur, je vous salue — elle part à ces mots.

(Il se lève.)

Océan, ne peux-tu m'engloutir dans tes flots !
 Mais non, je veux les voir ! où donc est leur demeure ?
 Il faut que lui périsse, et je veux qu'elle meure !
 Il faut que sur tous deux je puisse me venger ;
 Alors, je cours la ville, où tout semble étranger.
 Je foule, je renverse, et veux dans ma folie,
 Qu'à me laisser passer tout le monde se plie.
 Mais ma raison brisée à ce choc violent,
 Avait paralysé ma force en s'envolant.
 Je tombais tout meurtri, sur une dalle nue,
 Heureux à cet instant si la mort fut venue ;
 Mais elle ne vient pas — brisé, presque mourant,
 Je fus porté chez moi par quelque bon passant.
 Depuis ce triste jour, marqué de perfidie,
 Mon corps a combattu contre la maladie ;
 Il est resté vainqueur, je n'ai pas pu mourir,
 Mais mon sort par moi-même, est près de s'accomplir :
 Je ne veux plus la voir ! que mon mépris pour elle

Chasse de mon amour le dernière étincelle ;
 Mais quant au bel Arthur, il faut que je le vois,
 Je vais aller chez lui, je le veux, je le dois.
 Je saurai le forcer à garder sa constance,
 Et contre Isidora, je veux cette vengeance !

(Il s'apprête à sortir.)

Courage ! allons chercher le noble séducteur,
 A toi ce sacrifice, ô mon vieux protecteur !
 Puisse ton âme en paix dans la voûte azurée,
 Rendre le ciel propice à ma mort préparée !

(Il sort à gauche.)

SCÈNE II.

ISIDORA

(Entre à droite, cheveux épars, toilette en désordre.)

Enfin il est sorti, j'attendais ce moment.
 Mon Dieu, rendez ma force égale à mon tourment !
 Je veux qu'il sache tout, avant que je périsse ;
 Je ne puis en mourant souffrir qu'il me maudisse.
 Depuis deux jours entiers j'habite à ses côtés,
 J'entendais retentir ses pas précipités,
 Et quand jusqu'à mon cœur parvenait sa parole,
 Je ne l'écoutais plus ; car alors j'étais folle !
 Je n'osais, sans la mort, paraître à son regard ;
 Mais la mort est venue, et je viens sans retard.

(Elle sort un flacon.)

Oh ! mon petit flacon, que ta liqueur m'est chère !
 C'est par elle bientôt que je verrai mon père.
 Mais pour te posséder, quel tourment infini,
 Ces marchands de poison n'en ont jamais fini.
 Je me servais pourtant d'un honnête prétexte,
 Malgré cela, mon air leur paraissait funeste.
 Il faudra revenir avec un bon pouvoir,
 Me disaient ces marchands, au cœur sans désespoir.
 Oui ! c'est étrange, il faut qu'on ait une ordonnance,
 Pour qu'on puisse avec droit terminer sa souffrance !

Enfin j'ai pu trouver un homme, un usurier,
 Qui pour un peu d'argent ne s'est pas fait prier.
 C'est à toi maintenant cher produit de l'usure,
 A laver si tu peux mon corps de sa souillure !

(Elle retire le flacon qu'elle avait porté à ses lèvres.)

Mais non ; ne buvons pas, il faut pour en finir,
 Attendre, il ne saurait bien tarder à venir.
 Et puis, ne faut-il pas qu'il apprenne et qu'il sache
 Combien mon suborneur fut infâme et fut lâche.

Horreur ! je vois le jour... je regarde les cieus !.....
 Quand semblable forfait fut commis à mes yeux.
 Que n'êtes-vous ici, vous toutes jeunes filles,
 Qui vivez en repos au sein de vos familles.
 Que n'êtes-vous ici, pour savoir ce que peut,
 Un reptile, un serpent, plus, un homme qui veut !
 Un homme dont le cœur porte un stigmatte infâme,
 Et qui marche à son but sans redouter le blâme.
 Un traître qui rira de vous, de votre honneur,
 Qui peut comme un jouet briser votre bonheur !
 Qui viendra vous jurer amour, sainte promesse,
 Et puis, vous portera le titre de maîtresse.
 Fuyez ces hommes-là, jeunes filles, mes sœurs,
 Fuyez-les, comme on fuit les plus rudes malheurs !
 Fuyez, s'ils vous voyaient, et qu'ils leur vint envie
 De vouloir s'amuser, ils prendraient votre vie....
 Quel est ce bruit ? l'on vient, c'est lui, j'entends son pas :
 Oh !... sonnez maintenant, heure de mon trépas !
 Pardonne-moi, Seigneur, encor ce nouveau crime,
 Qui commit le forfait doit en être victime.

(Elle boit.)

Mais ce n'est point amer ! quelle douce boisson,
 Qui dirait que cela se nomme du poison ?
 Je me sens beaucoup mieux !... on ouvre cette porte,
 Oh ! c'est bien lui qui vient, mon Dieu, rendez-moi forte !

SCÈNE III.

MARCEL

(N'apercevant pas d'abord Isidora.)

Il n'était pas chez lui... — Mais qui s'offre à mes yeux ?
Qui peut à mon insu venir souiller ces lieux ?

(Avec ironie.)

Mais pardonnez ! comment, c'était vous, noble dame ;
Ha ! daignez pardonner, car je mérite un blâme.
Ne pas vous reconnaître, il faut être innocent ;
Venez-vous m'apporter quelque léger présent ?
Et n'avez-vous pas craint que ma pauvre masure,
Ne fut en désaccord près de votre voiture ?
Non ; vous vous promeniez et sans doute au retour,
En passant par ici vous m'avez dit bonjour.
Vous avez très bien fait ; vous êtes noble et grande !
Mais ne craignez-vous point que votre Arthur demande
Ce qu'on fait à la nuit chez un pauvre ouvrier ?
Alors dites-lui tout, et sans rien oublier.
Mais dites-lui surtout que je vous ai chassée,
Comme on devrait chasser toute femme abaissée.
Allez !..

ISIDORA

(L'implorant.)

Ecoutez-moi : bientôt je vais mourir ;
Mais avant, apprenez combien j'ai du souffrir ;
Oh ! ne me chassez pas qu'une femme perdue,
Puisse au moins en mourant par vous être entendue.
Je ne me plaindrai pas, je mérite mon sort ;
Mais daignez m'écouter, et puis jugez mon tort.
Je vous aimais, Marcel, à la mort de mon père,
Je vous aimais d'amour et non pas comme un frère ;
Mon père avait voulu que nous fussions unis,
Et ses vœux par mon cœur avaient été bénis.
Malheureux fut le jour où sur votre prière
Un traître pu franchir ma chambre hospitalière !

Ainsi qu'une vipère atteint le voyageur,
 Ainsi qu'elle en rampant, il me surprit mon cœur.
 Je ne pourrais vous dire en quelle perfidie,
 Sa trame pour me perdre en son cœur fut ourdie.
 D'abord il me parlait d'un simple dévouement,
 Mais il sembla bientôt changer de sentiment ;
 D'un amour sans égal, et d'une flamme pure,
 Il vint me faire aveu par sa bouche parjure.
 « Daignez, me disait-il, daignez porter mon nom,
 » Et pour vous je fuirai mon père et sa maison.
 » A vous ma vie ! à vous toute mon existence !
 » Sans vous dans l'avenir pour moi plus d'espérance !
 Malheureuse ! je crus à semblables transports,
 Pour troubler ma raison, il fit tous ses efforts.
 Souvent il me disait : « Venez dans la richesse,
 » Le monde à vous servir se dispose et s'empresse ;
 » L'univers des heureux vient vous ouvrir ses bras ;
 » Venez, où la misère est pour vous ici-bas !
 » Devenez mon épouse, et je jure en mon âme,
 » De n'adorer que vous quand vous serez ma femme.
 » Mon père à cet hymen ne veut pas consentir,
 » Mais pour aller au loin bientôt il va partir ;
 » Il sera dans deux jours chez ma bonne marraine,
 » Qui pour nous obtiendra sa promesse sans peine ! »

J'abrège... pardonnez, car mes forces s'en vont !
 Mais écoutez la fin de ce drame profond :
 Un jour, il vint chez moi sa face gracieuse,
 Semblait être ce soir encor plus radieuse,
 « Oh ! venez, me dit-il, ma marraine est ici,
 » Venez, pour que tous deux nous lui disions merci.
 » Elle vient nous porter la promesse si chère,
 » Que pendant trop long-temps nous refusa mon père. »
 J'hésite — je ne veux — je lui parle de vous,
 Mais il est plus pressant, son langage est plus doux.

Je perdis ma raison : confiante, éperdue !
 A ce qu'il désirait je fus bientôt rendue,
 Folle !... je suis ses pas dans un lieu non connu,
 Lui, pour tout préparer, était déjà venu.

Entremetteuse infâme, au titre de marraine,
 Est là pour m'accueillir et m'appelle sa reine.
 Mais la nuit vient, je veux regagner ma maison,
 Alors pour m'arrêter l'on trompe ma raison ;
 La marraine a voulu dans sa douce obligeance,
 Que son logis devint ma seule résidence ;
 Elle désire et veut que sans autre examen,
 J'habite à ses côtés jusqu'au jour de l'hymen.
 Et la bonne marraine à l'air très respectable,
 Nous propose à l'instant d'aller nous mettre à table.
 Le cœur plein de remords, je ne pouvais manger,
 Buvez, me disait-on, cela doit soulager.
 Je bois ; mais aussitôt mes forces m'abandonnent,
 Les ombres de la nuit viennent et m'entourent.
 Je ne me souvient plus de ce qui se passa,
 Sur quelque lit voisin sans doute on me plaça :
 Je dormais, quand soudain de grands éclats de rire,
 M'éveillent, je ne sais, ce que cela veut dire ;
 J'écarte mes rideaux, mais là devant mes yeux,
 Dites, que font ces gens, ces convives joyeux ?
 Ces gens sont des Lions donnant à leurs maîtresse
 Un banquet ! je les vois se plonger dans l'ivresse.
 Et moi je suis perdue, et de mon déshonneur,
 On applaudit Arthur, on vante son bonheur !
 Je crois rêver !... mais non, la chose est bien certaine,
 Que sont donc devenus l'amant et la marraine ?
 La marraine est au loin, mais l'amant m'a souri,
 Il vient, il a par moi gagné quelque pari,
 Il me touche, il me dit : « Je t'aime, mon idole ! »
 Moi je n'entendais plus, je fuis, car j'étais folle !
 Presque sans vêtemens, nue, aux pieds sans souliers,
 Je courus jusqu'au jour dans différens quartiers.
 Enfin on m'arrêta comme folle indécente,
 On m'arracha des bras d'une foule plaisante !

Que vous dirai-je, ami ! je repris ma raison ;
 Mais dès que je l'ai pu par le feu du poison,
 J'ai voulu purifier mon corps de sa souillure,
 Ami, pardonne-moi, mon âme resta pure.
 Je crus aimer Arthur, mais Marcel, c'était vous,

Ami, que par ma mort s'éteigne ton courroux !

(Elle se met à genoux.)

Vois ; je meurs à tes pieds : oh ! je fus bien coupable !

Mais ne soit pas pour moi cruel, inexorable !

Mon père dans le ciel aura pitié de moi,

Oh Marcel ! qu'un pardon soit prononcé par toi !

(Elle tombe.)

Pardonne, adieu, je meurs. Oh ! mon Dieu, je suis morte.

MARCEL

(Il la dépose sur son grabat.)

Ma bénédiction t'accompagne et t'escorte,

Malheureuse victime ! et te lave du tort,

Repose au sein de Dieu, je vengerai ta mort !

SCÈNE IV.

ARTHUR

(Suivi de ses amis, ouvrant la porte à droite, apercevant Marcel.)

Messieurs, c'est par ici ; pourriez-vous bien me dire...

Mais c'est Marcel je crois ! pardieu nous allons rire ;

C'est donc chez toi, gaillard, que mon charmant oiseau,

Vint quand il eut brisé sa cage de roseau ;

Allons soyons galant, et montre nous sur l'heure,

L'endroit que notre belle a choisi pour demeure.

MARCEL.

Ciel !... enfer ! et vous Dieu ! n'êtes-vous qu'un vain mot ?

Le crime eut-il jamais un semblable suppôt !

Et vous laissez la vie à de tels misérables !

Oh ! Seigneur, s'ils sont purs ! quels seront les coupables ?

Approchez, beaux lions, je vais vous faire voir,
Un objet qui pourra vous distraire ce soir.

Vous qui volez le nom des bêtes carnassières,
 Mes mains vont vous servir... secouez vos crinières.
 Le lion au désert méprise l'homme mort.
 Mais le cadavre et vous, devez être d'accord,
 Car vous ne possédez que le nom de la bête,
 Son instant est trop grand pour être en votre tête!
 Race dégénérée, hommes vils et cruels !

(Il montre Isidora.)

Contemplez donc le fruit de vos jeux naturels !
 Voyez ma fiancée, elle m'était fidèle;
 Au monde elle passait pour être jeune et belle :
 Un de vous l'avait vue, et de son seul regard,
 Il lui donna la mort, comme la donne un dard !

Mais tout est donc permis quand on a la richesse ;
 Le brigand n'eut jamais votre scélératesse,
 Car s'il commet un crime, au moins on le poursuit.
 Et vous n'agissez-vous que dans l'ombre et la nuit.
 Ainsi que le serpent qui se glisse sous l'herbe,
 Vous portez du venin dans votre bouche acerbe.
 Et quand vous le versez sur notre pauvreté,
 Vous êtes toujours sûrs d'avoir l'impunité.

Plus fiers de votre argent, que la vieille noblesse,
 Ne fut de ses blasons et de ses forteresse,
 Par l'or vous engendrez dans notre Nation,
 Tous les vices sortis de la corruption.
 Tentateurs éhontés ! dans le sein des familles,
 Par votre or corrompu, le père vend ses filles.
 Quand la chaste vertu repousse votre main,
 Vous attendez alors l'heure où le pauvre a faim ;
 Et pour un peu d'argent vous prenez à la mère,
 L'honneur qu'elle gardait dans une fille chère.
 Mais que vous fait à vous l'honneur des ouvriers ?
 Petits-fils de laquais, vos pères sont banquiers !
 Et le banquier ne peut être de cette argile,
 Que traîne un mendiant qui passe par la ville !

Lâches ! vous avez peur devant mon saint courroux !
Mais ce fer est trop pur pour le souiller en vous.

(Il sort un poignard, les lions reculent.)

Je pourrais sur vous tous, assouvir ma vengeance ;
Mais je me venge mieux, vous laissant l'existence.
Car je vous le prédis, bientôt viendra le jour,
Où tous les malheureux se levant à leur tour ;
Viendront vous dire à vous, qui possédez la terre :
Riches, nous sommes forts ; partageons, où la guerre !
Alors rappelez-vous que devant le Seigneur,
Sera pour vous confondre un dénonciateur !

(Il se frappe.)

FIN.

